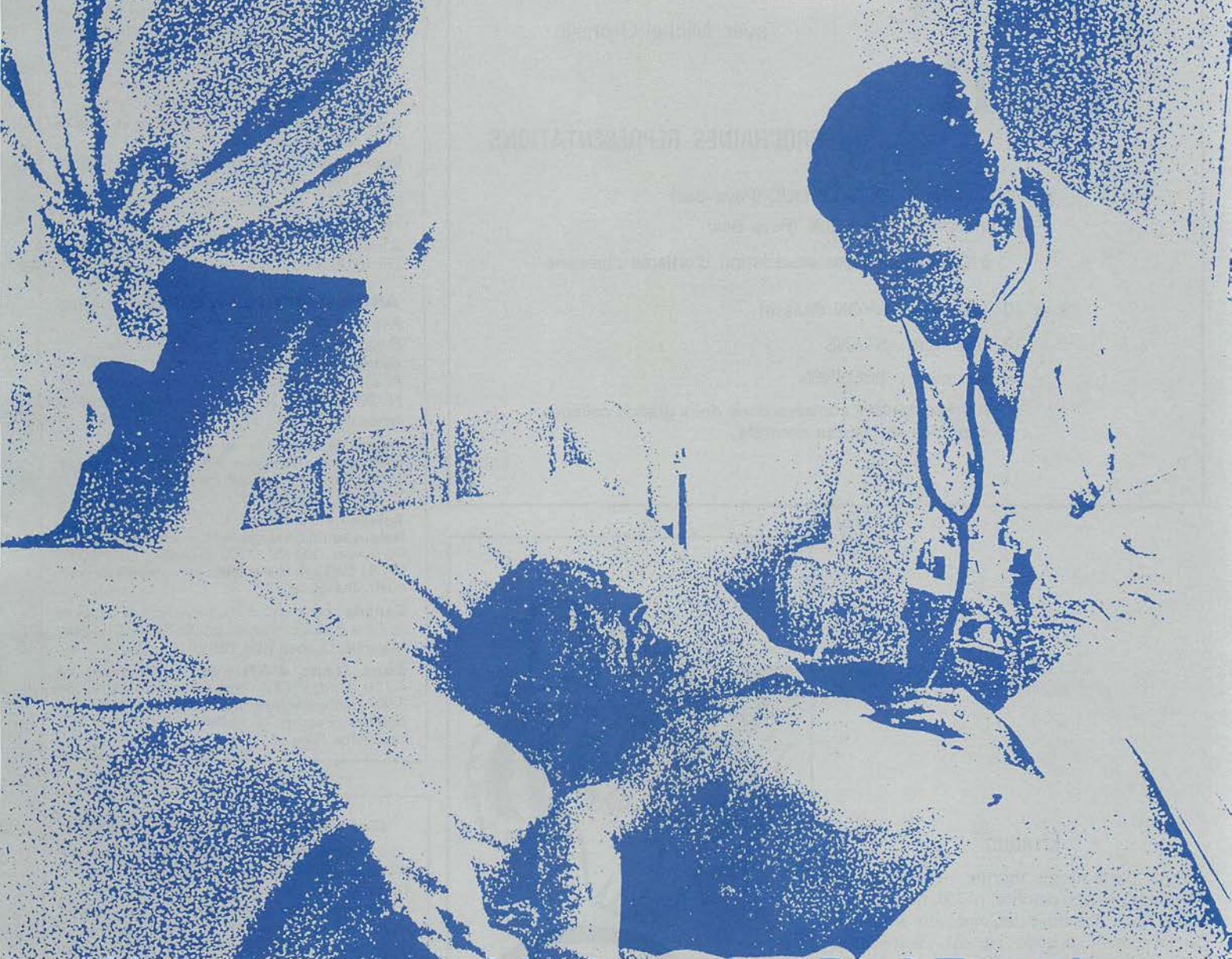


TRIBUNE DE CAUX changer



L'esprit de la médecine selon Paul Tournier

**PRENDRE EN COMPTE
LES PROBLEMES DE VIE**

un en soleil pleine nuit

*Spectacle solo inspiré par la vie
de François d'Assise*

avec Michel Orphelin

PROCHAINES REPRESENTATIONS :

25-26 novembre BOIS LE DUC (Pays-Bas)

28 novembre NIMEGUE (Pays-Bas)

à l'invitation d'une association d'artistes chrétiens

8 et 10 décembre NYON (Suisse)

13 décembre STANS

16 décembre BRUNNEN

représentations scolaires dans deux grands collèges
capucins de Suisse centrale

Erratum

Dans notre article intitulé « Un appel du Cambodge » (n° d'octobre, p. 19), nous avons donné une définition erronée du nouveau gouvernement présidé par M. Son Sann. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser. Il ne fallait pas lire « gouvernement provisoire de coalition du Kampuchéa démocratique », mais bien : « Gouvernement de coalition du Kampuchéa démocratique ».

La Rédaction

PHOTOS : couverture d'après une photo de Jean Suquet ; O.M.S. P. Almas : p. 9 ; O.M.S., P. Boucas : p. 6 ; M. Depardieu, I.N.S.E.R.M. : p. 6 ; J. Gardner : p. 5 ; A. Strong : p. 10 ; A. Weeks : p. 15.



Le tigre — toujours champion!

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. — .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. — .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27. — . Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30. — . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. — ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Le Liban et la France

Il y a quelques mois, nous entendions Mme Irène Laure, de Marseille, ancienne résistante, relater devant une cinquantaine de personnes le cheminement qui a été le sien lorsqu'elle s'est décidée à abandonner, deux ans après la guerre, les sentiments de haine qu'elle avait nourris contre les Allemands.

Parmi ses auditeurs, un Malgache, qui entretenait depuis vingt-cinq ans des sentiments analogues envers les Français, a résolu sur le champ d'y renoncer et a découvert une libération personnelle qu'à l'instar du lépreux guéri par Jésus il n'a pu se retenir de clamer autour de lui.

Cette expérience

étonnante, à laquelle il nous a été donné d'assister, nous fait penser aujourd'hui au Liban. Ce pays semble compter de plus en plus sur la France pour sa reconstruction et pour sa renaissance, puisque c'est bien ce dernier terme qu'il faut employer après sept années de quasi anéantissement.

Or, l'avenir du Liban dépend du degré de réconciliation auquel parviendront ses différentes composantes.

Que peut apporter à ce peuple déchiré une France dont les partis s'étripent à longueur d'année ? C'est peut-être une ironie du sort que l'on se tourne encore vers nous pour une aide

morale aussi bien que matérielle. C'est aussi pour la France un défi salutaire.

Décidément, la disproportion entre les

besoins pressants de la planète et la mesquinerie de nos haines internes devrait éclater à nos yeux.

Méridien

Hommage au Réarmement moral du président de la République fédérale allemande

« C'est en grande partie grâce au Réarmement moral que, durant les années d'après guerre, les Allemands ont pu être réintégrés dans la communauté internationale et restaurer leurs relations avec la France. »

Tels étaient les termes employés par M. Karl Carstens, président de la République fédérale allemande, lorsqu'il a reçu, au mois de septembre dernier, un groupe de représentants du Réarmement moral qui participaient à une rencontre de dix jours dans les environs de la capitale. « Et je dis cela, a ajouté le chef de l'Etat allemand, au nom de millions de mes compatriotes qui sont vivement impressionnés par votre engagement, un engagement de nature morale et qui en est sans doute d'autant plus fort qu'il touche la personnalité humaine dans sa profondeur. »

Abordant le problème, « aussi vieux que l'histoire des hommes », des rapports entre l'éthique et la politique, M. Carstens a affirmé également : « Chaque génération doit viser à rapprocher la réalité de ses idéaux (...). De nos jours, il ne suffit pas de renforcer les fondations légales de la vie internationale ; il ne suffit pas non plus de viser au contrôle et à la réduction des armements. Il nous faut poursuivre une politique qui s'attaque aux conflits à la base. Or, cette politique n'est pas seulement le fait des hommes d'Etat. Leurs représentants ne peuvent agir que dans la mesure où ils ont le soutien de l'opinion publique. »

« C'est là que le Réarmement moral entre en scène, à cause de l'aspect concret de son activité. »

M. Carstens devait conclure en précisant que ses paroles « n'étaient pas des formules de politesse. Je connais votre travail depuis trente ans. C'est un honneur pour moi de vous recevoir. »



À TRAVERS CHAMPS

Sur la planche

Une dame née dans la première décennie du siècle, il est tout à fait irrévérrencieux de l'imaginer juchée sur une planche à voile...

Pourtant c'est l'image qui vous viendra tout naturellement à l'esprit quand vous aurez fait la connaissance de Frida Nef.

Des yeux sombres et brillants, le nez busqué, le visage mince sous son casque d'argent, vous pourriez d'abord la prendre pour un petit oiseau des cimes de la montagne où elle est née, s'il n'y avait ce sourire d'affection qui vous rassure et vous réchauffe aussitôt...

Mais Frida n'est pas davantage un oiseau de salon ! Elle a couru le vaste monde et il suffit d'un souffle de l'Esprit pour qu'elle reprenne la route vers la Turquie ou l'Égypte, là où ses amies l'attendent, là où un pays peut avoir besoin d'aide extérieure pour avancer vers la paix et l'unité intérieure.

Sur une mince planche à voile, on peut traverser les mers et braver les courants si on sait orienter sa toile et se servir de son propre poids pour filer dans la bonne direction. Mais il n'y a bon vent que d'en haut et le seul impossible exploit, c'est de faire avancer l'esquif en gonflant ses joues pour souffler dans la voile !

Une vie au vent de l'esprit, vous en trouverez la recette dans le petit livre de Frida Nef, *Un sens à la vie*, aux Editions de Caux.

Philippe Schweisguth

PRENDRE EN COMPTE LES PROBLEMES DE VIE

Une conférence du docteur Paul Tournier à Caux

Nous publions ici le texte, légèrement abrégé, de l'exposé fait à Caux, le 6 août de cette année, par le docteur Paul Tournier, de Genève, pionnier de la « médecine de la personne ».

Il a été prononcé lors du colloque médical qui s'est déroulé dans le cadre des conférences internationales du Réarmement moral et dont nous avons relaté les temps forts dans notre numéro d'octobre.

Nous avons conservé à ce texte son style parlé et spontané.

Je dois faire de cette soirée un témoignage rendu à Frank Buchman. J'ai beaucoup aimé Frank Buchman et je lui dois tout, tout ce qui a été aventure spirituelle dans ma vie. A Frank Buchman, au mouvement qu'il a créé dans le monde, je dois ma propre transformation, celle de notre vie conjugale et de notre vie familiale. Je lui dois aussi toute ma carrière, cette orientation nouvelle que j'ai pu développer dans la compréhension de la médecine. J'ai du reste dédié mon premier livre, *Médecine de la Personne*, à Frank Buchman. C'est Dieu qui a inspiré cet homme, et c'est à travers Frank Buchman, ses amis, ses collaborateurs, vous tous maintenant, que ma vie a été fécondée dans une large mesure et que j'ai pu aussi répandre cette nouvelle façon de voir dans le corps médical.

Le docteur Paul Tournier, qui exerce à Genève depuis maintenant soixante ans, a rappelé la venue de Frank Buchman dans cette ville en 1932 et ses contacts avec les milieux internationaux. C'est par la transformation spectaculaire de l'épouse d'un journaliste accrédité à la Société des Nations, qui était une de leurs patientes, que le docteur Tournier et un de ses collègues genevois ont eu leur attention attirée sur le travail entrepris par Frank Buchman. Ils ont alors demandé à rencontrer des collaborateurs de ce dernier et ont été frappés par l'importance que ceux-ci, et en particulier un haut fonctionnaire de la S.D.N., Jan de Bordes, « un homme très occupé », accordaient au recueillement dans la vie quotidienne. Le docteur Tournier poursuit :

Cela me touchait car depuis longtemps je me rendais compte que je jouais plutôt un rôle dans l'Eglise, sans une piété personnelle, sans une expérience de Dieu. Ça me manquait.

Le lendemain matin, je me suis levé une heure plus tôt, oui, tout doucement, pour que ma femme ne me demande pas : « Qu'est-ce que tu fais ? », puis je suis allé dans mon bureau, j'ai mis ma montre sur la table et me suis dit : « Voyons ce que cela fait de se recueillir pendant une heure ! » Il ne s'agissait pas seulement de se recueillir, mais d'écouter Dieu. Je voulais faire l'expérience honnêtement. Moi qui étais actif dans

l'Eglise, je pouvais faire des sermons tout à mon aise, mais je comprenais qu'il s'agissait d'autre chose : non pas de broder sur des notions bibliques, mais simplement d'écouter. Dieu ne m'a rien dit et j'ai fini cette heure avec une très grande humiliation : je me rendais compte que je ne savais pas L'écouter. En remettant ma montre à mon poignet, je me suis dit : « Ça ne suffit pas, il faut continuer. Même s'il ne m'a pas parlé pendant une heure, Dieu doit être là. »

Voilà comment j'ai commencé, bien modestement, et ainsi depuis cinquante ans je me suis attaché à ce petit carnet où je note les pensées qui me viennent. Je ne dis pas que je n'ai pas manqué un jour, j'ai manqué bien souvent, autrefois surtout. Depuis la mort de ma femme, il y a huit ans, je n'ai pas manqué un seul jour. Voilà ce qui est la base de ma vie. Tous ceux qui m'ont remercié pour mes livres le savent : ils sentent bien que je dois beaucoup à cette vie de recueillement et puis de ministère, de rencontres à l'occasion desquelles des gens se sont ouverts à moi. Cela a été pour moi la découverte de l'immensité des problèmes de vie qui existent chez tout le monde. Je me souviens de m'être dit un jour : « C'est terrible, il y a en somme des secrets, des poids terribles dans toutes les vies. Nous médecins examinons, observons, faisons un diagnostic médical, mais il y a un autre diagnostic à faire. » J'ai commencé à sentir l'importance que tous ces problèmes de vie jouaient dans la santé. La maladie vient, beaucoup plus rarement qu'on ne le croit, par hasard. Elle se prépare bien souvent pendant des années. Il y a un lien entre la santé et tous ces problèmes de vie que les gens portent en eux et pour lesquels ils cherchent une aide, une solution, mais sans savoir à qui s'adresser.

Un jour, je suis allé faire un tour en montagne pour ramasser des champignons avec un de mes collègues médecins, le docteur Edouard Jaccottet, qui est d'ailleurs ici ce soir. Fils d'un inspecteur du Service des champignons, il s'y connaissait en la matière. Je le voyais qui se baissait, ramassait et dix minutes plus tard le panier était plein. Il y avait des champignons partout et je ne voyais que l'herbe. J'ai compris alors qu'on ne voit que ce que l'on est prêt à voir.

« Le niveau
auquel
s'ouvrent nos
malades
dépend de
notre
disponibilité à
nous. »

A la Faculté, on nous apprend à examiner l'anatomie pathologique, la physiologie et les symptômes, la pathologie, la psychologie, on est bien formé à toute la science médicale. De par le monde, il y a des milliers et des milliers de médecins qui ne voient que l'objet scientifique, ce qui est nécessaire, bien entendu – vous vous doutez que je ne suis pas contre la science, bien au contraire – mais ce n'est que la moitié visible de la lune, la moitié objective, car il y a l'autre moitié. Beaucoup de médecins ont une petite intuition qu'un grand nombre de maladies sont l'expression d'un drame intérieur, d'une souffrance, d'un conflit conjugal, d'un échec, mais comment y toucher ? Ils ne savent pas quelle aide ils peuvent apporter. Et si ces problèmes venaient au grand jour, que pourraient-ils bien dire, ou faire ? Personne ne le leur a appris.

On n'aide pas les gens avec des conseils. Ce qui les aide, c'est ce qui m'a aidé moi-même, c'est-à-dire la rencontre de personnes qui parlent réellement de leurs souffrances, de leurs difficultés, de leurs obstacles, de leurs refus, de leurs fuites.

Une peur mythique

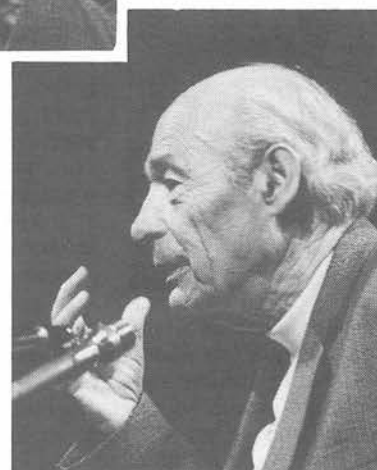
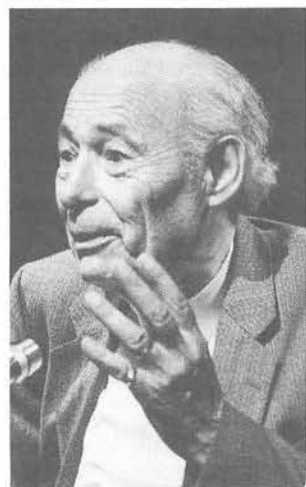
Cette peur qu'ont les médecins de voir surgir un problème auquel ils ne sauraient pas répondre, c'est une peur mythique. Il faut les amener à comprendre que pour aider à guérir, il faut d'abord permettre aux patients de s'exprimer, de s'extérioriser. C'est en s'extériorisant qu'on se libère.

Cela a été ma propre expérience. J'étais un médecin de quartier, un médecin de famille : je croyais connaître à fond mes malades et puis voilà, tout à coup, ils se sont mis à parler à un niveau plus profond. Le niveau auquel ils s'ouvrent dépend de notre disponibilité à nous. Ce qui m'a tout de suite frappé, c'est le fait que beaucoup de ces problèmes avaient trait au couple révolte-acceptation. La souffrance éveille toujours la révolte et la solution est toujours dans une acceptation, mais on n'aide jamais quelqu'un à accepter en disant : « Il faut accepter ». Il faut arriver à faire comprendre au médecin, et c'est très délicat, ce lien qui n'est pas un lien de causalité, mais qui est un lien spirituel : que l'acceptation de nos malades vient de l'acceptation de nos propres difficultés personnelles.

Il y a un médecin qui a beaucoup fait, beaucoup plus que moi, pour aider la profession à comprendre l'importance des problèmes de vie : c'est Michael Balint, un psychanalyste hongrois réfugié à Londres à l'époque hitlérienne. Quand j'ai lu Balint, je me suis dit : « Voilà ce que je fais depuis trente ans ! » Or Balint dit aux médecins : « Vous questionnez toujours : de cette façon-là vous n'obtiendrez rien d'autre qu'un dossier scientifique : laissez une fois parler les gens, laissez-les parler librement, pendant une heure de temps s'il le faut. Leurs problèmes de vie, c'est eux seuls qui peuvent vous les apporter. »

C'est ainsi que j'ai débuté. Si souvent, avec des malades qui commençaient à parler un peu, je flairais le problème et je leur disais : « Ecoutez, la consultation est peut-être un peu trop courte, il y a des gens qui attendent, mais revenez me voir ce soir au coin du feu, non plus comme un médecin et son client, mais comme deux hommes. » Au coin du feu, l'atmosphère était alors tout autre.

Il y a toutefois une différence très nette entre Balint et moi. Les psychanalystes restent des hommes de



Cinq expressions du Dr Tournier

« Il y a des secrets, des poids terribles dans toutes les vies. »

« Je croyais connaître mes malades. »

« Le flash, un moment inoubliable. »

« Il n'y a pas d'un côté un médecin qui sait et de l'autre un patient qui ne sait pas. »

« Six minutes par client, c'est une fuite. »

science : ils ne veulent voir les problèmes qu'objectivement. Les psychanalystes, il faut le dire, ont été très gentils avec moi : ils m'ont convoqué et ils m'ont demandé : « Comment vous y prenez-vous ? » Je leur ai répondu : « Je ne sais pas. — Enfin, quelle est votre méthode ? — Je n'en ai pas. » Cela les déconcertait. Ce qui les gênait, c'est que je violais un des principes fondamentaux de la psychanalyse : la neutralité morale du médecin. Cela m'arrivait de parler de mes expériences, même de ma foi et cela désarçonnait mes collègues, parce que j'allais à l'encontre de la règle numéro 1 posée par Freud et tous ses successeurs. On nous avait expliqué que nous devions être comme une toile blanche de projection lumineuse sur laquelle les malades pouvaient projeter toutes les images qu'ils

voulaient. Pour cela, il ne fallait pas qu'il y ait d'image préalable. Alors, dès le début, il y a eu un problème Tournier. Savez-vous qui a pris ma défense ? Le professeur Flournoy, qui a été un des premiers psychanalystes suisses, tout de suite après Jung et Freud. Dans un article qui a paru dans la revue internationale de psychologie, il a écrit : « On reproche au docteur Tournier de manquer à la neutralité et même de témoigner quelquefois de ses propres convictions. Avouons que nous le faisons tous. » Et il a cité Charles Odier, un autre psychanalyste, qui disait : « Tôt ou tard, le médecin doit redescendre de son piédestal scientifique pour redevenir humain. » Cela montre de la part des psychanalystes une largeur de vues que tous les chrétiens n'ont pas et que j'ai fort appréciée. Nous rejoignons là Balint. Il est resté l'homme silencieux, mais il s'est aperçu que les méde-

cins ont tellement à faire, tellement de clients, qu'ils ne peuvent qu'exceptionnellement avoir un long entretien. J'ai lu tout récemment un livre auquel a travaillé Balint peu avant sa mort. Il s'intitule : « Six minutes par patient. » C'est le rythme en Angleterre, paraît-il : un médecin voit un client pendant six minutes en moyenne.

Le « flash »

Le problème que pose Balint est le suivant : que peuvent faire les médecins pour parvenir à une médecine qui touche plus profondément ? Chose curieuse, il introduit une nouvelle expression qui m'a beaucoup frappé, le mot : *flash*. Il n'y a pas de

définition, tout le monde comprend. Il peut y avoir d'un moment à l'autre un *flash*, c'est-à-dire une rencontre authentique entre médecin et malade. Or qu'est-ce qu'un *flash*, si ce n'est quelque chose qui n'est pas rationnel, qui n'est pas scientifique ? Une impression, un sentiment que j'appellerais pour ma part une communion. Il y a en effet, de temps en temps, parfois sans même qu'un seul mot soit dit, un sentiment de rencontre. Flash ! Balint dit : « C'est inoubliable ! » Et le voilà au bord de l'irrationnel, mais il tremble de franchir le fossé parce qu'on lui a toujours inculqué le devoir de rester objectif. Avec le mot *flash*, Balint saisit que ce qui manque à la médecine, c'est ce qui n'est pas scientifique, une occasion pour chacun de découvrir ses propres problèmes, d'essayer de vivre autrement. Cela peut venir en une seconde, même avec six minutes de consultation. Il y a là quelque chose qui échappe à toute relation objective. Rencontre à deux, rencontre à trois ? A mon avis, *flash* contient déjà par lui-même une réalité divine, même si cela se passe entre un psychanalyste incroyant et un patient qui l'est aussi. « Ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur... »

Le *flash* ne s'oublie pas, ni du côté du malade, ni du côté du médecin. C'est une expérience, c'est quelque chose de vécu. Naturellement, Balint dira que c'est une expérience psychologique. Je soutiens que c'est une expérience spirituelle, c'est un moment où Dieu parle. Alors les hommes se libèrent d'une hypothèque.

Le docteur Paul Campbell l'a très bien dit tout à l'heure : les hommes ont peur de l'émotion. C'était mon problème à moi. Ayant été orphelin, j'avais toujours refoulé mes sentiments dans une attitude de repli sur moi-même, de solitude morale. C'est avec Jan de Bordes, le haut fonctionnaire international dont j'ai parlé tout à l'heure, que j'ai pleuré pour la première fois la mort de mon père et de ma mère. *Flash*, oui, une libération de ce blocage.

Sortir de la prison scientifique

Je voulais être un médecin humain, bon enfant : j'avais une manière d'être très gentil avec tout le monde, quelque peu paternaliste. Cela n'allait pas très loin. Pour aller plus loin, il faut être libre de soi-même. Je ne me rendais pas compte que c'était moi qui empêchait que le courant passe. Notre tâche est donc d'aider les médecins à sortir de leur prison scientifique. Cela ne veut pas dire qu'ils ne doivent plus être des hommes de science, mais il leur faut comprendre que la médecine n'est pas seulement de la science.

Théodore Flournoy, fondateur de la psychologie moderne, a dit : « Pour faire de la science, il faut faire abstraction de la transcendance. » Et cela est vrai. Mais pour la médecine, on ne peut pas en faire abstraction. Le mot *flash* n'exprime pas seulement le côté psychologique de l'homme, mais aussi son côté religieux. Je puis toujours me dire : « Ce patient m'est envoyé par Dieu : il a des problèmes, c'est Dieu qui peut les résoudre, ce n'est pas moi. » Je dois l'accueillir et être prêt à la rencontre personnelle. Cela demande du médecin qu'il descende du piédestal de la science, justement ce que j'exprimais en parlant de mes soirées au coin du feu ou ce à quoi Balint faisait allusion dans ses grands entretiens ou dans les entretiens *flash* dont

« Etablir avec le patient une relation personnelle. »

plusieurs de ses collaborateurs parlent sans toujours se rendre compte de quoi il s'agit. En somme, ils frisent la question de l'engagement personnel.

Je soutiens qu'il y a *flash* quand il y a réciprocité. L'attitude scientifique, c'est l'attitude de non réciprocité du savant : d'un côté celui qui sait et de l'autre celui qui ne sait rien. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir la réaction des médecins quand les malades se mettent à contester et à dire : « Oh, vous savez, tel ou tel médecin m'a dit autre chose. » Ils sont furieux. C'est une situation disymétrique où le médecin sait, commande, et où le malade n'a plus qu'à obéir. Il n'y a pas de *flash* sur ce terrain-là. Il ne peut y avoir de *flash* que quand nous sommes libérés de notre prétention à savoir plus que le malade. Pour la pathologie, nous en savons plus que lui, mais pour sa maladie, il en sait plus que nous.

Sens de la maladie

Nous arrivons là au problème du sens de la maladie. Je ne peux pas diagnostiquer objectivement un sens de la vie, un sens de la maladie. Le diagnostic médical est quelque chose d'objectif, de scientifique. Mais ce qui est du domaine du sens, c'est le malade lui-même qui peut le découvrir. Plus nos malades s'interrogent sur le sens de la maladie, plus il faut qu'ils puissent s'exprimer. Et non pas recevoir une réponse. Ce n'est pas moi qui peut dire à tel ou tel patient quel est le sens de sa maladie. Je ne peux parler que de la recherche du sens pour moi-même. Mais pour pouvoir aborder une question aussi difficile que celle du sens, il faut savoir qu'on la découvre souvent après coup, parfois plusieurs années après. Le malade vous dit : « Ah ! vous savez, en repensant à ces années de maladie, je comprends maintenant que cela devait conduire à ceci ou à cela. » Si le sens de la maladie n'apparaît souvent qu'après, il y a donc un acte de foi à faire au début : nous devons avoir confiance qu'il y a un sens. Ou bien rien n'a de sens, ou bien tout a un sens. S'il y a un sens pour le monde, il y a aussi un sens pour chacun de nous. Mais cela demande une autre relation que la relation objective. Le médecin doit accomplir sa tâche d'homme de science qui sait ce que le malade ne sait pas, mais à une condition : il doit savoir qu'il y a aussi quelque chose que le malade sait et que lui ne sait pas : que les problèmes remués par le malade dans son cœur pendant des nuits d'insomnie doublent pour ainsi dire la souffrance. Combien de gens disent : « Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu pour qu'il m'arrive un pépin pareil ! » Ce problème de culpabilité, de fausse culpabilité très souvent, tant de malades sont venus m'en parler. Je leur dis : « Pourquoi n'allez-vous pas vous en entretenir avec votre médecin ? — Oh, il n'a jamais le temps. »

Or, ce n'est pas un problème de temps. Il y a donc un changement nécessaire de la part du médecin. Balint lui-même parle d'un changement minime, mais indispensable dans la personne du médecin lui-même : il fait allusion là seulement à cette ouverture d'esprit qui rend consient des problèmes de vie. Mais il y a un changement encore plus profond. Il s'agit pour le médecin non seulement d'être l'observateur des problèmes psychologiques, mais de se mettre dans une attitude de réciprocité qui implique d'être capable de

s'ouvrir soi-même sur ses propres problèmes. Voilà ce qui crée le *flash*, la relation authentique, et cela est très difficile au médecin, plus encore au médecin homme qu'au médecin femme.

Les refoulements du médecin

Il y a beaucoup de médecins qui cherchent sincèrement cette relation personnelle ; ils voudraient discuter, discuter sur la personne, mais on peut discuter sur le concept de personne pendant toute sa vie sans trouver la relation personnelle. Je leur explique : « Vous ne pouvez découvrir cette relation que lorsque vous vous ouvrirez vous-même. — Ah, et comment ? — Eh bien, ce soir, vous nous parlerez de votre propre vie. » Je reviens plus tard et trouve mon confrère en sueur devant une page blanche. « Alors, professeur, ça ne va pas ? lui dis-je. — Ah, mais je n'ai rien à dire. — Comment ? Vous avez vécu quarante ans sans que rien ne se soit passé ? — Bien sûr, comme tout le monde, je prends mon café au lait, je fais ceci ou cela, mais rien qui puisse intéresser quiconque. » Quel refoulement ! Alors j'essaie de l'aider : je lui dis : « N'avez-vous pas perdu un fils à l'âge de vingt ans ? — Oh, je ne peux pas parler de ça... », s'écrie-t-il. Pourtant il arrive qu'il en trouve le courage, et alors c'est toute l'atmosphère de la réunion qui est changée.

Tout ce que j'ai mis dans mes livres, c'est ce que j'ai appris de mes malades. Il y en a qui prenaient l'avion pour venir me voir juste pour trouver un contact et qui repartaient en avion. Cette indigence, ce vide sont incroyables. Il leur faut quelqu'un à qui porter leurs drames intérieurs, leurs doutes, à qui ils puissent tout dire. Combien de gens me confient en partant : « Ah, il y a vingt ans que je cherchais cela ! » Le prix à payer, pour nous, c'est donc d'accepter de sortir de notre position scientifique pour établir une relation personnelle. Voilà qui demande un effort énorme.

Je suis allé voir récemment un de mes amis et confrères allemands, le docteur Lechler, dans la clinique qu'il a créée près de Karlsruhe. Il a essayé de transposer la méthode de Buchman, la méthode de la médecine de la personne en vue de libérer des gens dont la maladie est l'expression d'un esclavage. Même à ceux qui, depuis vingt ans, ne pouvaient dormir sans somnifères, on dit : « Ici, il n'y a pas de médicaments. » Au bout de quelques jours, ils dorment. A la condition, bien sûr, de leur donner autre chose. Qu'est-ce que cette autre chose ? C'est l'amour. Il s'agit d'une tentative de traiter les gens par l'amour. Cela m'a fait une grande impression. Les patients ont l'occasion d'exprimer leurs sentiments et de s'engager dans un dialogue. Il y a là une équipe de psychiatres qui ont la plus grande cohésion possible. Ils partagent ensemble leurs pensées tous les matins. On trouve là une atmosphère fraternelle et je n'ai jamais, pour ainsi dire jamais de ma vie, vu une assemblée où chacun s'exprime aussi librement en public ; au point que j'ai sorti mon carnet et j'ai simplement lu les pensées de mon recueillement du matin. Je me suis mieux encore rendu compte, là, de l'influence du milieu. En général on a peur de scandaliser, on est au fond tous gelés, surgelés ! Il faut alors comme un souffle, un peu d'amour, mais où est la source ? Lechler le sait bien. Avec ses huit psychiatres, il a fait pendant tout un hiver une étude biblique chaque matin, pour créer

« Le médecin doit être capable de s'ouvrir sur ses propres problèmes. »

« *La médecine de la personne, c'est une médecine de la personne du médecin.* »

vraiment l'équipe, et maintenant il fait chaque semaine, librement – mais tout le monde y va – une étude biblique qui est la base de la vie de sa clinique.

Je me rappelle aussi une histoire que m'a relatée mon ami Jean de Rougemont, chirurgien à Lyon. Son fils est mort d'un sarcome après une année passée en clinique. C'est terrible pour un chirurgien de voir un fils pendant douze mois marcher vers la mort. Et puis voilà qu'un beau jour, dans la chambre même où avait été son fils, il trouve une petite vieille qui avait perdu sa fille et qui était inconsolable. Elle était là, bloquée, plus de goût de vivre, plus rien. Il essaie de la consoler avec des paroles, mais en vain. Allait-il parler de son fils ? S'il y a quelque chose d'intime, c'est bien cela. Alors, il finit par lui dire : « Vous savez, c'est dans cette chambre-ci qu'est mort mon propre fils. » Le lendemain, la petite vieille se lève, met sa meilleure jupe, un peu de poudre, son petit chapeau et sort dans la rue, ressuscitée. Et mon ami a eu ce joli mot : « C'était une pendule arrêtée à l'heure de la mort de sa fille. »

Pas de technique

Ce genre de réalité se retrouve dans toutes les vies de médecins. Il y a des drames, beaucoup plus qu'on ne pense. Combien de médecins ont perdu un enfant ! Combien de médecins raccommode des couples alors même qu'ils se disputent avec leur femme ! Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Et il n'y a qu'une solution, c'est de nous aider les uns les autres à prendre conscience de nos problèmes, à être vrais, à être capables d'exprimer ce que nous vivons, nos obscurités, nos difficultés, nos embarras.

Je dois avouer que j'ai peur de rencontrer les malades, parce que, justement, je n'ai pas de technique. Ce serait tellement commode d'avoir une technique. On n'aurait qu'à faire tourner la machine. Mais c'est en nous que ça se passe, et en nous, cela veut dire entre Dieu et nous. C'est dans le recueillement, dans l'écoute de Dieu, malgré la difficulté, qu'on découvre peu à peu les problèmes qui, en nous, empêchent la relation. La médecine de la personne, c'est donc une médecine de la personne du médecin et pas seulement de la personne du malade.

Après son exposé, le docteur Tournier a bien voulu répondre à quelques questions.

Question : Vous avez dit que les hommes ont plus de peine à s'ouvrir que les femmes. Qu'est-ce qu'une femme peut faire pour aider son mari à s'ouvrir sans pour autant le contrôler ou sans donner l'impression de vouloir tout arranger ?

– Vous savez ce qu'il en est : un homme rentre de son travail avec une mine toute labourée. Sa femme lui saute au cou et lui dit : « Qu'est-ce que tu as, mon chéri, il y a quelque chose qui t'ennuie ? » Grogne ment : « Rien. » Un peu plus tard, elle lui dit : « Mais enfin, voyons, on n'a qu'à te regarder ! Tu as un embêtement : nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire, je veux t'aider, je t'aime ; voyons, qu'est-ce que tu as ? – Rien. » Et puis on se met à table et on dit aux enfants de se taire : « Papa est très fatigué parce qu'il travaille beaucoup pour vous acheter du chocolat. » On envoie les enfants se coucher et puis madame se trouve nez à nez avec son

mari : « Alors, maintenant, dis-moi donc ce qu'il en est. – Mais je t'ai déjà dit : tu m'agaces avec tes questions, tu te fais des idées. » Oui, c'est la grande phrase des hommes : tu te fais des idées. Alors plus la femme questionne, plus le mari refuse.

Se parler entre époux

Votre question est donc une grande question. D'innombrables femmes me disent : « Je n'arrive pas à avoir un vrai dialogue avec mon mari. » Je vois le mari et je lui dis : « Votre femme me dit qu'elle n'arrive pas à dialoguer avec vous. – Comment ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Mais elle est folle. Nous parlons de tout. » Et c'est vrai, on parle de tout... objectivement ! Et nous retrouvons là le fossé dont j'ai parlé tout à l'heure. On parle de l'Afghanistan, du prix des pommes de terre, de la théorie monétaire, de la carrière des enfants, des bulletins scolaires, on parle de tout, mais rien de personnel. C'est le cas de nombreux couples. Plus madame désire un dialogue – que le mari lui dise un peu ses soucis, ses espoirs, ses difficultés – plus elle questionne, plus il se ferme. Cela a été mon propre cas. Je faisais toujours la leçon à ma femme, je lui expliquais un tas de choses objectives, scientifiques, psychologiques, mais en réalité je ne l'écoutais pas.

Il y a beaucoup de ménages où madame parle toujours. Des femmes m'ont dit : « Je peux parler toute une soirée sans que mon mari ne dise un mot ; il est derrière son journal et de temps en temps je m'arrête et je demande : « Tu m'entends ? » Il fait : « Mmm ! » Alors je continue. »

J'ai commencé à écouter vraiment ma femme quand nous nous sommes recueillis ensemble. J'ai toujours vécu dans le monde objectif, et comme elle était moins savante que moi, c'était moi qui lui donnais la leçon. Je l'ai bien développée, certes, mais qu'elle eut quelque chose à m'apprendre que j'ignorais, je n'en avais pas la moindre idée. C'est en me recueillant que j'ai commencé à apprécier l'importance de ce qu'elle disait et à lui donner le temps de s'exprimer. Alors, naturellement, quand on a pu réaliser cela, c'est la solution. Mais ce que vous voulez savoir, c'est ce qui se passe quand on n'a pas cet appoint considérable du recueillement. Alors, là, je pense que c'est difficile et qu'il vous faut comprendre, vous, femmes, combien vous avez besoin d'être conduites par Dieu.

Je passe pour l'homme de la personne humaine, mais le respect de la personne, c'est ma femme qui me l'a appris. Le respect, c'est de se sentir vraiment égal et d'avoir autant à attendre de l'autre, pas seulement pour recoudre un bouton ou pour qu'elle vous fasse des petits plats, mais qu'elle vous apporte quelque chose de vital. Combien d'hommes laissent leur femme parler comme si c'était une musique d'ambiance. On plaisante souvent sur les femmes qui parlent toujours, mais c'est parce que les hommes ne les écoutent pas. Quand une femme dit : « Mon mari a dit, mon fils a dit, mon père a dit... », elle a tout dit, car une femme prend au sérieux ce que dit l'homme. L'inverse est beaucoup moins vrai. Je pense que la parole de la femme a moins de poids dans la société, au moins sur le plan de la discussion. Et cela parce que, chez l'homme, le côté affectif a été complètement refoulé.

QUELQUES- UNS DES OUVRAGES DE PAUL TOURNIER

Chez Delachaux
et Niestlé :

De la solitude
à la communauté

Technique et foi
Apprendre à vieillir

La mission de la
femme

Chez Labor et Fides :

Médecine
de la personne

Pour se mieux
comprendre
entre époux

Face à la souffrance

Q. : Vous avez fait allusion à cette constatation de Balint : six minutes par patient. Cette accélération, cette parcellisation du temps est-elle réversible ?

Une seule heure de vraie conversation

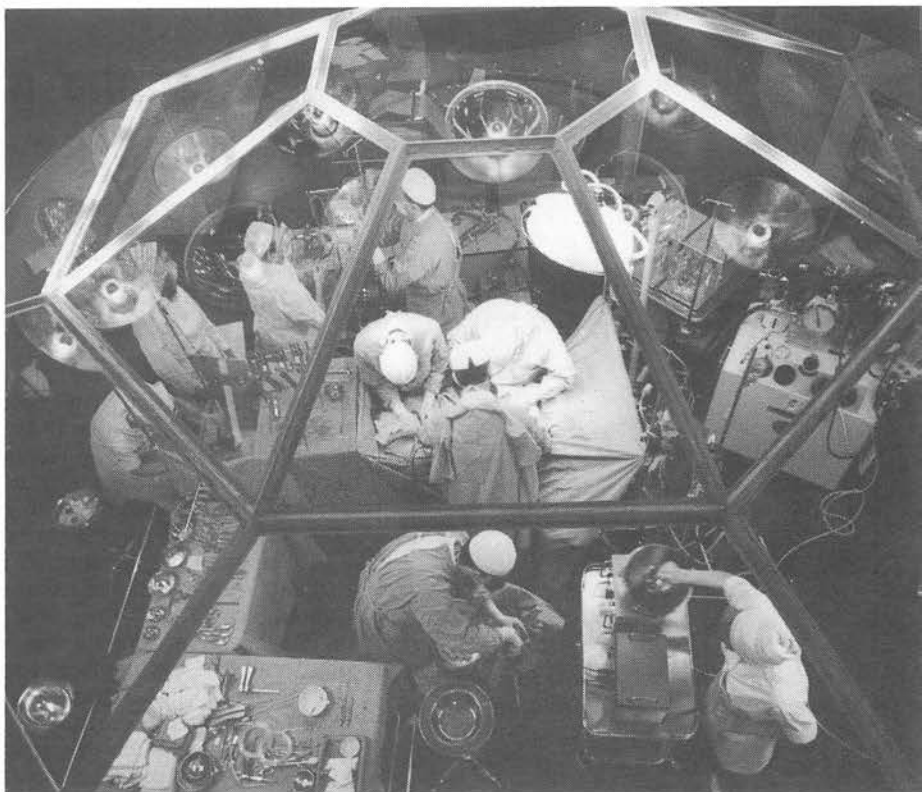
— J'ai allongé de plus en plus les consultations. Je puis le faire parce qu'il y a un tas de confrères qui sont ainsi enchantés d'avoir des clients : je suis très bien vu par mes confrères parce que je ne suis pas jaloux. Le véritable obstacle est beaucoup plus dans le cœur de l'homme que dans les circonstances. Les circonstances comptent aussi, bien entendu, mais je pense qu'il y a une fuite dans ces six minutes par client. C'est tout le système qui est en cause. On peut voir cent fois un malade sans jamais être allé au fond des choses. Ces six minutes ajoutées les unes aux autres, ces gens qu'on voit une fois par semaine, quel temps perdu ! Alors qu'une seule heure de vraie conversation profonde aurait touché le fond du problème. Pensez par exemple à certaines affections gynécologiques : on va chez le médecin toutes les semaines pendant vingt ans alors que cela tient à un problème conjugal qu'on aurait pu résoudre en deux ou trois heures de véritable entretien.

Parfois le malade s'aventure : « Alors, docteur, est-ce que c'est grave ? » Ça veut dire : « Est-ce que je risque de mourir ? J'aimerais un dialogue sur la mort. » Le médecin répond : « On va faire encore une radio ! » Je ne veux pas plaisanter sur mes confrères ; il y a évidemment un tas d'examens nécessaires, mais c'est tellement plus commode de faire des examens que de soutenir un vrai dialogue.

Q. : Toutes les grandes maladies organiques ont-elles une base psychologique ou morale ?

— Certainement pas. Mais je puis dire que j'ai vu une évolution extraordinaire de mon vivant. Au moment où j'ai commencé, on pensait surtout à des problèmes psychosomatiques très caractéristiques comme l'ulcère de l'estomac. Je me rappelle bien la première fois qu'un médecin américain m'a dit : « Oh, le rhumatisme a des causes psychologiques. » Et peu à peu on a étudié bien d'autres maladies. Tout le monde a des microbes. Pourquoi ne se développent-ils pas tous ? Les médecins pensaient autrefois que les problèmes psychologiques jouaient dans un ou deux pour cent des cas, et maintenant on entend les chiffres de 95 ou même 98 pour cent, même dans les maladies tout à fait organiques. Il y a peut-être dix ans, un confrère américain s'interrogeait devant moi sur la question de l'origine psychosomatique du cancer. J'étais stupéfait. Nous devons en tout cas nous garder de lancer des affirmations absolues et de dire que toutes les maladies sont dues à des problèmes psychosomatiques. C'est le moins vrai avec une fracture, par exemple : encore que l'on puisse se demander : « Pourquoi est-il tombé ! » Dans ces questions-là, nous n'avons pas à nous mettre dans une attitude de juge qui prétend dire ce qui est somatique et ce qui est psychique. Jung a dit : « En psychologie, le diagnostic n'a au fond pas grande importance. »

Q. : Pensez-vous que le type de relation entre médecin et patient, le type de relation dont vous



avez parlé entre mari et femme, devraient être la vie normale pour chacun d'entre nous ?

— Oui, bien sûr. Il arrive souvent que, après un *flash*, il y ait un moment merveilleux où l'on se regarde et où un malade dit : « Comme cela fait du bien de pouvoir une fois tout dire. » Il m'arrive de répondre : « En somme, ce devrait être la vie normale. » Ce devrait être la vie normale au moins entre gens qui se connaissent, des époux par exemple qui se sont promis de faire un mariage merveilleux. Dans le *flash*, on a comme un pressentiment de ce que devrait être la vraie vie humaine. Cela nous est donné de temps en temps comme anticipation. Ce sont des moments privilégiés, mais même s'il n'y en a que deux ou trois dans une vie, cela fait qu'une vie n'est plus la même qu'avant. C'est cela qu'on appelle « life changing ».

Q. : Il semble que la jeune génération soit très susceptible d'être atteinte par les maladies psychologiques. J'ai rencontré un jeune qui m'a dit l'autre jour : « Je mets ma fierté dans le fait d'être déprimé. » Y a-t-il un mal de la société qui aboutit à ce que l'on mette justement sa fierté dans la maladie ?

— On met sa fierté dans ce qu'on peut. Celui qui ne peut pas être le premier de sa classe est volontiers le dernier, parce qu'ainsi il n'est pas n'importe qui ! La fierté, tout le monde en a, elle s'introduit partout. Mais je pense que les jeunes d'aujourd'hui sont victimes de notre société actuelle qui, par son formalisme, crée un climat propice aux maux dont nous parlons. Le nombre de névroses me paraît symptomatique — et pas seulement à moi, mais à des quantités de médecins — des maladies de la société. Ce sont des questions dont nous pouvons discuter à perte de vue : ce qui importe, c'est que pour guérir la société, on ne peut le faire autrement qu'en guérissant les hommes un à un.

« Pour guérir la société, on ne peut le faire autrement qu'en guérissant les hommes un à un. »

Intertitres
de la rédaction



Le lendemain de l'exposé fait à Caux par le docteur Paul Tournier, un participant britannique, M. Hugh Elliott, touché par ce qui avait été dit sur la souffrance et sur l'acceptation, a relaté l'expérience qu'avaient été pour lui la maladie et le décès de sa femme.

LE monde est rempli de gens dont le cœur est rongé par l'amertume. Qu'avons-nous à leur donner lorsqu'explose leur rancœur contre les souffrances et les injustices, contre Dieu ?

J'ai fait pour ma part une expérience qui a profondément marqué ma vie, qui l'a en fait changée, et pour laquelle je suis plein de gratitude. Durant toute ma carrière professionnelle, qui s'est déroulée en Afrique, ma femme a été un magnifique compagnon. C'était un être rare et nous avons eu des aventures passionnantes. Elle est tombée malade il y a bientôt six ans et je l'ai vue s'affaiblir peu à peu, jusqu'à sa mort il y a neuf mois.

Un événement intéressant — un flash, comme dirait le docteur Tournier — s'est produit dans ma vie peu après sa mort. Alors que je séjournais chez des amis à la campagne, nous avons eu la visite d'un couple âgé et distingué, l'un et l'autre très préoccupés par la situation britannique. Nous avons beaucoup discuté, déplorant l'absence de fibre morale chez notre peuple, expliquant à ce couple ce que faisait le Réarmement moral dans le pays. Soudain la femme explosa : « Tout cela est bel et bon, dit-elle en substance, mais comment pouvez-vous croire, parler de confiance en Dieu, alors qu'il y a tant de souffrances dans le monde ? N'êtes-vous pas révolté, me demanda-t-elle, à cause de ce qui est arrivé à votre femme ? »

Je ne m'attendais pas à être ainsi interpellé. Et pourtant, j'ai pu lui répondre que je n'étais pas révolté : que ces derniè-

« Ma femme a fait de la souffrance une richesse dont j'ai été le premier à bénéficier »

par Hugh Elliott

res années avaient été les plus riches de nos vies et même que j'avais découvert — par l'expérience et non en théorie — que la souffrance peut être un bienfait et peut servir à quelque chose. Car ma femme avait fait de la souffrance une richesse dont j'avais été le premier à bénéficier.

Il n'en avait pas été ainsi au début. Sa maladie avait commencé subitement, par un tremblement de la main et des troubles du langage. Puis elle eut des difficultés pour marcher. Les nombreux spécialistes que nous avons vus alors nous ont bien expliqué que des centres nerveux du cerveau avaient subi des lésions, mais qu'ils ne savaient pas exactement ce qui se passait, qu'il faudrait faire d'autres examens. Or son état ne cessait d'empirer.

« Tu n'as pas besoin de savoir »

La première année fut extrêmement difficile. Je fus pris d'un sentiment de révolte à l'encontre de ce qui me semblait être un handicap dans nos activités. Car nous nous donnions entièrement au travail du Réarmement moral et en Angleterre et pour l'Afrique. Cette maladie était comme un coup de frein injustifié à tout ce que nous faisions. « Dieu me prive de mes talents les plus précieux, m'a dit un jour ma femme : la peinture, la cuisine et la conversation. » Non seulement il m'était dur, à moi, d'accepter cette situation, mais ma femme, elle, s'est battue de toutes ses forces pour continuer comme avant, faisant d'énormes efforts pour préparer les repas, accueillir les invités, tenir le ménage.

Jusqu'au jour où se produisit un accident qui fut comme une intervention de Dieu. Aidée de sa canne, ma femme allait au jardin pour arracher quelques mauvaises herbes lorsqu'elle a fait une chute et s'est cassé le col du fémur.

À l'hôpital, où elle a beaucoup souffert après une grave opération, nous avons eu la visite d'un ami du Nigéria, un homme qui avait survécu par miracle à la guerre du Biafra. Alors qu'il avait connu la misère, il était devenu un entrepreneur prospère. Mais nous nous sommes rapidement aperçu qu'il était sur la mauvaise pente et qu'il était mêlé à la corruption qui

est, hélas ! monnaie courante au Nigéria. Se battant pour faire sortir les mots, articulant avec peine, ma femme est parvenue à lui dire : « La vie est très courte et la seule chose qui compte, c'est un engagement total à faire la volonté divine. Si nous avions fait cela plus tôt, nos pays ne seraient pas dans l'état où ils sont aujourd'hui. Pour nous, cela est maintenant la priorité. » Or, cet homme avait fait de l'argent sa priorité. Il fut profondément ébranlé. Il est reparti en tremblant et je ne crois pas qu'il aura de sitôt oublié ces paroles. Cet incident nous a fait prendre conscience de ce qu'elle pouvait dire aux gens et qu'elle pouvait faire bien plus que ce que nous avions imaginé...

À son retour de l'hôpital, sa condition n'était pas meilleure, mais nous étions conscients que quelque chose nous était arrivé. « Tu n'as pas besoin de savoir, me suis-je dit à ce moment-là, et c'était quelque chose de très fort, comme si cela venait de Dieu. Tu n'as pas besoin de savoir, tu peux vivre au jour le jour, dans la confiance, sachant que cela peut être une journée parfaite, que si elle meurt aujourd'hui tu seras prêt, et que si elle meurt dans plusieurs années tu seras prêt aussi. » C'était pour moi une étape capitale. J'avais passé ma vie à vouloir savoir à l'avance, à tracer des plans précis. Au début de la maladie de ma femme, c'était l'incertitude que j'avais trouvée insupportable. Ce fut un changement coûteux, mais qui m'a beaucoup aidé.

Puis s'est fait sentir un autre déchirement. La situation en Afrique se détériorait. Au Zimbabwe, la guérilla prenait de l'ampleur de jour en jour. Or, j'avais de nombreux contacts dans ce pays. J'aspirais à faire davantage, mais je n'arrivais pas à décider si je devais rester tout le temps à la maison ou être disponible pour poursuivre les contacts que j'avais à Londres et ailleurs. « Reste dans la bataille, ai-je alors pensé. Prends soin de ta femme au maximum, ne sois pas pressé quand tu es avec elle, mais reste dans la bataille. » Cela m'a réconforté et j'ai constaté que cela l'a beaucoup aidée de son côté. Elle n'aurait d'ailleurs pas aimé que je reste à la maison alors que se déroulait la conférence constitutionnelle

de Lancaster House (1). En outre, cela m'a permis parfois d'amener à la maison certains des hommes que je rencontrais. Ma femme ne pouvait guère parler, mais, par sa seule présence, allongée ou dans sa chaise roulante, elle parvenait à faire quelque chose pour eux. Une fois, ce fut un guérillero qui arrivait tout droit du maquis et qui avait vu la mort de près. Une autre fois, l'homme que nous avons reçu a été profondément touché, comme l'ont attesté ses lettres par la suite. Quand l'accord fut signé, dans des conditions miraculeuses, je me suis dit que j'avais pu faire davantage de la sorte qu'en m'agitant à droite et à gauche.

J'ai aussi dû apprendre, durant ces années, à mettre plus de profondeur dans ma présence auprès de ma femme. Nous avions mené une vie très active et très heureuse, mais elle n'avait été pour moi qu'un élément du mobilier, le préféré certes, mais pas davantage. Nous marchions côte à côte, mais elle, avec sa

sensibilité, aurait aimé que je l'écoute davantage, que je ne finisse pas ses phrases pour elle... Pendant sa maladie, elle s'angoissait très vite dès qu'elle sentait que je devais me dépêcher pour finir tel ou tel travail ou avant d'attraper un train pour Londres. J'ai dû apprendre à garder la paix intérieure, une paix que j'aurais dû avoir en moi depuis toujours. Sinon, je lui rendais la vie encore plus difficile.

Acceptation

En outre, le fait qu'elle avait énormément de peine à s'exprimer nous posait de difficiles problèmes. Ce fut pour elle l'aspect le plus douloureux de sa maladie. Il arrivait qu'elle explose, sans parvenir à prononcer les paroles qu'elle avait à l'esprit. Nous avons alors décidé de faire davantage confiance à Dieu sur ce point et non seulement de prier nous-mêmes mais aussi de demander à nos amis de prier pour nous. Ce fut extraordinaire, car, au

bout de quelque temps, nos prières furent exaucées et ma femme a retrouvé partiellement la maîtrise du langage. Elle pouvait en dire assez pour se faire comprendre. Ce fut un tournant, dû à l'acceptation. Elle ne résistait plus, elle acceptait. La détente qu'elle a alors trouvée lui a permis de recommencer à parler.

Lorsque les derniers moments se sont approchés, j'ai eu très peur de ne pas être présent à l'instant crucial, ou de ne pas savoir faire ce qu'il faut. Mais je me suis réveillé — Dieu m'a réveillé — à trois heures du matin et j'ai pu être à ses côtés. Elle s'est en allée paisiblement dans son sommeil, sans convulsion ni étouffement.

Cela a été la plus grande expérience de ma vie, une expérience dont je n'aurais pas voulu être privé.

(1) Tenue en septembre 1979 à Londres, cette conférence devait conduire à la solution du problème rhodésien et à la création du nouvel Etat du Zimbabwe.

Un sari rose dans les montagnes suisses

Par une belle soirée du mois d'août, un groupe de personnes s'était rassemblé dans la montagne, au-dessus de Caux, pour écouter une aubade donnée par une fanfare du village. Parmi les gens des environs et les touristes, on remarquait une silhouette drapée dans un sari dont le rose vif tranchait sur les couleurs du soir ; c'était une jeune femme indienne venue de Bombay pour passer l'été à Caux. Quel étonnement, au fil de la conversation, de découvrir que Sarla, Mme Kapadia, à laquelle on ne donnait de prime abord qu'une trentaine d'années, était en fait la mère de trois fils dont un aîné de vingt ans, et qu'elle les avait élevés seule, après avoir perdu son mari voici treize ans.

— **Qu'est-ce qui vous a amenée à Caux ?**

— L'un de mes désirs, en venant ici, était de rencontrer des gens d'autres pays, pour élargir mes connaissances. Rester dans son pays, y lutter pour de plus justes critères de vie est déjà très important en soi, mais il faut aussi construire des ponts entre les nations. Je souhaiterais étudier avec d'autres la façon de mieux agir dans nos pays, et aussi faire connaître le mien.

— **Mieux agir dans nos pays ?**

— Oui. En Inde, avec 700 millions

d'habitants, il faut s'attaquer à la corruption à tous les niveaux. Il faut lutter contre la pauvreté, la faim. Nous devons aussi prendre soin des plus riches qui ne pensent qu'à devenir plus riches encore.

— **Votre premier ministre est une femme : qu'est-ce qui incite les Indiennes à prendre des responsabilités ?**

— Je trouve très encourageant qu'une femme comme Mme Gandhi ait pu accéder à une telle responsabilité avec les difficultés que cela comporte : travailler avec de fortes personnalités masculines ou traiter des problèmes énormes de l'Inde.

J'ai une amie à Bombay qui a monté une entreprise d'artisanat : elle emploie des femmes qui sont délaissées par leur mari ou qui n'ont pas de famille.

Je pense aussi à une jeune femme médecin venant d'un milieu privilégié. Elle aurait pu continuer à vivre sans soucis matériels. Mais elle s'est sentie poussée à se rendre aux Etats-Unis pour contacter ses compatriotes médecins et les inviter à revenir en Inde où elle les emploierait dans son hôpital, moyennant de hauts salaires. Si beaucoup de médecins quittent l'Inde, ce n'est pas parce qu'ils manquent d'amour pour leur pays, mais parce qu'ils gagnent plus d'argent à

l'étranger. Leur départ est compréhensible, surtout quand on a une famille à élever et qu'on veut lui assurer toutes les chances de réussite.

— **Les femmes peuvent-elles introduire un nouvel élément dans la vie publique ?**

— Sans aucun doute. Elles ont, me semble-t-il, le génie du cœur plus que les hommes. Mais les Indiennes ont besoin qu'on les encourage à y faire appel pour servir leur pays.

— **Quel est le rôle des femmes dans la société indienne ?**

— Je dirais : assurer l'unité de la famille. La femme en est essentiellement l'artisan. Si la femme veut faire carrière, elle néglige sa famille. Si elle n'est pas auprès de ses enfants, ils iront chercher le bonheur ailleurs. La vie de famille est encore une réalité importante en Inde. Nous ne comptons pas autant de divorces qu'en Occident : des parents qui ne s'entendent pas ne considéreront pas pour autant de se séparer ou de divorcer. En outre, les maisons pour personnes âgées n'existent pas chez nous. J'ai vu mon père, homme d'affaires fort occupé, soigner sa mère malade, jusqu'à la mort de celle-ci à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

— **Comment vous apparaissent les femmes occidentales ?**

— D'après ce que j'ai vu, la femme en Occident est beaucoup plus affirmée et directe dans ses propos que la femme indienne. Elle est chaleureuse, mais parfois un peu trop franche ; il m'est arrivé de

penser : « Pourquoi dit-elle ceci ? » ou « N'aurait-elle pas pu le dire autrement ? » La femme indienne est plus réservée, plus prudente dans sa façon de s'exprimer, plus soucieuse de ne pas blesser son interlocuteur. Cela vient de notre tradition qui nous a enseigné le respect de nos aînés. Bien sûr, l'influence occidentale se fait beaucoup sentir dans nos cités, jusque dans la tenue vestimentaire. Bien des parents sont désemparés face aux blue-jeans étroits qui se multiplient. En Europe, j'ai été frappée par la tenue négligée de beaucoup de jeunes. Je me demande ce que cela cache. Peut-être un manque d'amour ?

- Comment réconciliez-vous votre tradition et le Réarmement moral ?

- Ma famille est de religion *jain*, une des plus anciennes de l'Inde : elle enseigne la non-violence et le respect de toutes les créatures sur terre, jusqu'au plus petit insecte. Nous sommes végétariens : nous ne mangeons ni poissons, ni œufs, ni viande. Non-violence veut dire ne pas tuer, mais aussi maîtriser en soi toute attitude violente, accès de mauvaise humeur, pensée destructrice ou négative. Il nous est aussi demandé d'aimer notre prochain et d'en prendre soin. Dans les moments d'épreuve, quand j'ai eu la douleur de perdre mon mari, j'ai mis ma religion en question. A quoi me servait-elle ?

C'est alors que des amies qui connaissaient le Réarmement moral m'ont parlé de l'écoute de la voix intérieure. Notre religion nous enseigne à méditer, mais elle ne nous enseigne pas à mettre nos pensées par écrit. Il m'a fallu du temps avant d'accepter de faire silence, papier et crayon en main, comme mes amies le suggéraient. Mais, à force de patience et de soin de leur part, j'ai tenté l'expérience. Cela a été un tournant dans ma vie.

La première pensée que j'ai notée avait trait, je m'en souviens, à l'amour. Perdue dans tout ce que je ressentais, j'avais négligé mes fils ; pourtant leurs vies étaient désormais ce qui comptait le plus. Comment réussir à les élever si je continuais à me morfondre ma vie entière ? J'ai décidé de mettre tous mes efforts à la préparation de bons repas. J'ai aussi mesuré ma vie aux critères d'honnêteté, de pureté et de désintéressement : les réalités profondes de ma nature me sont apparues. Peu à peu, j'ai trouvé la libération.

- Que s'est-il passé après ?

- J'ai travaillé dans une société américaine. J'étais responsable du service commercial, ce qui me mettait en contact avec beaucoup de gens. Malgré mon manque de formation professionnelle, je touchais un salaire très élevé. Mais, au bout de quatre ans, j'ai senti peu à peu que mon travail me tenait beaucoup trop éloignée

de la maison et que je ne passais plus assez de temps avec mes fils.

Un jour, j'ai pris la décision de quitter mon travail : ce ne fut pas facile. Cela voulait dire renoncer désormais à certains petits luxes et confort dont nous jouissions. J'ai dû en parler à mes fils. Ils n'ont pas accepté d'emblée. Toutefois, quand je leur ai dit que cette idée m'était venue dans un moment de recueillement, qu'elle n'était manifestement pas de moi et qu'il fallait obéir à ce que je croyais être une directive divine, ils ont respecté ma décision. J'ai eu davantage de temps pour me consacrer aux autres, ouvrir mon foyer. Une vie toute nouvelle a commencé. Je me suis rendue disponible pour le Réarmement moral.

- Pour venir à Caux, vous avez donc laissé vos fils à la maison ?

- Oui, tous les trois, âgés de 20, 18 et 15 ans, sont dans notre appartement de Bombay. Un cuisinier qui travaille chez nous depuis des années à temps partiel vient préparer les deux repas principaux.

- Que pensent vos fils de votre engagement ?

- En acceptant de nouveaux critères de vie et l'écoute intérieure, j'ai été amenée à être honnête avec mon fils aîné sur certains points de ma vie. Cela n'a pas été

facile sur le moment. Mais, depuis, une confiance nouvelle s'est établie entre nous et il a pris lui-même certaines décisions : il a ainsi choisi de rester en Inde pour ses études commerciales au lieu de partir pour l'étranger et de s'y faire une vie confortable. Il veut aider notre pays dans ses difficultés. Avec quelques amis, il a décidé de se battre pour que de plus en plus d'entreprises parrainent un village et se fixent la priorité de subvenir à ses besoins matériels. Mon second fils envisage de suivre un cours de formation du Réarmement moral en Australie. Il participe en ce moment à des réunions d'étudiants engagés à lutter contre la fraude en Inde. Comme il y a peu de collègues et d'universités, la sélection est très forte, d'où la fraude aux examens qui est devenue un véritable fléau national.

Treize ans ont passé depuis la mort de mon mari. Aujourd'hui, notre famille connaît une vie nouvelle, une nouvelle unité. Mes fils et moi avons appris à partager nos difficultés. Ces garçons sont devenus de réels soutiens pour leur mère et pour leurs amis. Je crois aujourd'hui qu'une femme, tout en s'occupant des siens, peut vivre d'une façon qui contribue à élever l'esprit du pays.

**Propos recueillis par
Nathalie O'Neill
et Lisbeth Lasserre**



Mme Kapadia, venue de Bombay à Caux « pour étudier la façon de mieux agir dans nos pays et faire connaître le mien ».

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN



Frida Nef signe au Comptoir suisse son livre « Un sens à la vie »

Au Comptoir suisse

Les Editions de Caux s'étaient associées aux Editions Ouverture et aux Editions du Soc pour partager, cet automne, un emplacement de 3 mètres sur 3 au Comptoir Suisse de Lausanne, la plus vaste manifestation de Suisse romande, et foire d'échantillons qui recueille chaque année près d'un million de visiteurs en l'espace de quinze jours. Une permanence de 9 heures par jour, assurée par des bénévoles, a permis, outre la vente directe de livres, de nombreux contacts avec le tout venant : ambassadeur africain rencontré à Caux deux semaines plus tôt ; jeune ménage cherchant le livre « Familles heureuses » pour remplacer l'exemplaire qu'on se passe dans la famille de génération en génération et qui est dans un état d'usure avancé ; aumônier d'hôpital qui s'ouvre sur son cheminement spirituel ; libraire qui a renoncé à vendre un best-seller encourageant le suicide ; lecteur de « Changer » qui trouve que le journal fait des progrès depuis qu'il est moins « typé » ; Roumain de passage en Suisse...

L'Horizontal et le vertical dans la pratique médicale, du docteur M.A. Jaccottet, a été le titre le plus vendu.

Ceux qui ont assuré la per-

manence au stand ont apprécié la collaboration que l'expérience a permis entre les trois maisons d'éditions concernées.

Inde : Dialogue III

« Notre développement se forgera ou se brisera sur l'enclume du caractère humain », peut-on lire sur l'invitation à la conférence qui se tiendra du 5 au 11 janvier 1983 au centre international du Réarmement moral à Panchgani, en Inde. Cette conférence fait suite aux « Dialogues sur le développement » organisés ces deux dernières années et dont nous avons rendu compte dans nos numéros de février 1981 et mars 1982.

Les animateurs parient une fois de plus sur la dynamique propre et féconde de ce type de rencontres et sur les changements qu'elles peuvent susciter chez des individus, pour contribuer efficacement au développement spirituel et matériel au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest.

Italie : une brochure sur Caux

Le professeur Eugenio Cutolo, écrivain catholique habitant Naples, vient de publier

une brochure de trente-deux pages intitulée « Caux, espérance et réalité d'une nouvelle vie chrétienne ». Ayant participé avec tout un groupe de personnalités italiennes à la dernière session des rencontres de Caux, il exprime, dans un langage à la fois poétique et fort documenté, ce qui lui est apparu comme le « fait » de Caux. Caux matérialise ce « non » que toutes les consciences des hommes de bonne volonté ont prononcé contre les idéologies déformantes et divisantes, contre ceux qui ne connaissent que les armes des canons, des missiles, des avions et qui ignorent les armes de la solidarité qui seule « multiplie » les faits positifs. Par là-même Caux est déjà un fait positif.

Le texte du professeur est émaillé de formules originales comme celle définissant le processus du recueillement : « L'important est de se préparer à recevoir en liberté une lumière qui, de l'intérieur, passera à l'extérieur pour le bien de nos semblables atteints moralement par la rancœur, l'amertume, le slogan des propagandes et qui peuvent trouver grâce à elle un soulagement... »

Le professeur Cutolo a écrit plus de quatre-vingt ouvrages, dont un grand nombre ont été publiés par la Maison d'édition du Vatican.

A la radio néo-zélandaise

M. « Blue » Kennedy, secrétaire national du syndicat des ouvriers d'abattoirs en Nouvelle-Zélande, avait participé à la rencontre pour partenaires de la vie économique en août dernier à Caux. De retour dans son pays, il a exprimé ses convictions nouvelles à la radio nationale. « Nous avons désespérément besoin d'unité et l'unité doit se bâtir sur des bases saines et réelles », a déclaré ce représentant de la plus grosse industrie exporta-

trice de Nouvelle-Zélande. « Si l'on veut que les comportements changent dans le monde de l'industrie, il faut commencer par changer le sien. Au cours des années, je me suis rendu coupable de dénigrements et de critiques violentes à l'encontre d'une multitude de personnes. Je veux mettre fin à de tels agissements et formulerai des excuses par écrit. La critique injustifiée est une forme d'assassinat de la personne. »

Regard honnête

Une occasion est donnée, trois ou quatre fois par an, aux personnes qui se sentent engagées dans la tâche du Réarmement moral en France de se retrouver pour échanger leurs réflexions et chercher quelles priorités donner à leur action commune.

Porter un regard honnête sur le rayonnement individuel et collectif a été à l'ordre du jour de la rencontre qui a eu lieu à Boulogne-Billancourt les 9 et 10 octobre. « Sommes-nous, par notre pensée, notre action, pouvait-on lire dans le texte d'invitation, suffisamment au cœur des problèmes de notre époque ? »

Venus de Nice, Montpellier, Lyon, Thionville, Orléans, Nantes, Lens, ainsi que de la région parisienne, les participants ont fait un tour d'horizon de la situation mondiale et nationale et ont examiné avec un esprit critique la façon dont ils réagissaient aux événements. On a insisté sur l'un des apports essentiels du Réarmement moral, à savoir la volonté de transmettre autour de soi, sans prétention et sans prosélytisme, les expériences de changement intérieur que chacun fait au fil de la vie.

Les participants ont aussi creusé l'idée d'un large rassemblement d'Européens à Caux l'été prochain et ont envisagé des représentations dans la maison du Réarmement moral, en décembre, de la pièce de J.-J. Odier *La Fillette en rose*.

L'homme des missions délicates

Michael Brown a interrogé Allan Griffith qui fut pendant près d'un quart de siècle conseiller spécial auprès de six premiers ministres australiens

Un journal de Sydney l'a qualifié de *trouble-shooter* (1) muni d'un silencieux. Allan Griffith a été, en effet, pendant vingt-et-un ans un de ces fonctionnaires anonymes qui traitent des affaires d'Etat en définissant discrètement les lignes d'action de leur gouvernement, en négociant dans de distantes capitales des accords politiques pour lesquels leurs patrons qui se trouvent, eux, face à l'opinion, récolteront ensuite les louanges... ou le blâme. Conseiller spécial du premier ministre australien pour les affaires étrangères, il a eu, directement ou indirectement, l'oreille de six d'entre eux, de Robert Menzies à Malcolm Fraser.

Au Zimbabwe, dès le moment où le gouvernement australien a participé aux négociations qui ont abouti à l'organisation d'élections, Griffith a été mêlé de près aux manœuvres diplomatiques et aux entretiens qui ont précédé la signature de l'accord et l'indépendance du pays. Commentant l'événement, un chroniqueur du quotidien australien *Sydney Morning Herald* écrivait : « En 1979, à peine les conservateurs de Thatcher s'étaient-ils installés au pouvoir que Griffith s'envolait pour l'Angleterre afin d'évaluer les chances d'obtenir un renversement de l'attitude de Londres, qui s'apprêtait à l'époque à reconnaître le gouvernement de transition présidé par l'évêque Muzorewa. » Or, une telle reconnaissance aurait inévitablement conduit à la guerre civile.

Une étoile

Quatre mois plus tard, Griffith se trouvait à Lusaka, en Zambie, lorsque Mme Thatcher, à la conférence des chefs de gouvernement du Commonwealth, proposa des ouvertures en direction d'un règlement pacifique du problème rodhésien. Lorsqu'ils se croisèrent ensuite dans le hall du centre des conférences, Griffith adressa au premier ministre britannique un « bien joué ! » qui lui valut une chaleureuse accolade de la « dame de fer ».

« Il ne manquait plus à Griffith qu'une accolade de Malcolm Fraser » devait conclure l'auteur de l'article. Ce qui est vrai, car il n'y a sans doute pas d'Australien qui mériterait davantage un tel geste d'appréciation. En tant que conseiller spécial du premier ministre, il a travaillé

discrètement sur toutes sortes de problèmes, qui allaient des questions de sécurité nationale ou de stratégie à des négociations mondiales sur les sources d'énergie renouvelables ou à la création d'un parc marin le long de la grande barrière de corail au large de la côte australienne. Quelques jours avant l'entretien que nous avons eu avec Allan Griffith, il était encore en tournée avec le premier ministre en Malaisie, en Chine, aux Philippines et, pour terminer, au Forum des pays du Pacifique sud, qui avait lieu cette année en Nouvelle-Zélande. Peu de temps auparavant, il avait participé à des négociations à Washington, à Ottawa, à Tokyo et à Séoul, ainsi qu'à la conférence des pays de l'ASEAN à Singapour et à une tournée de son patron et de son ministre des Affaires étrangères au Proche-Orient.

Entre deux voyages à l'étranger, il devait se pencher sur d'autres dossiers délicats : réforme agraire pour les aborigènes, rapports entre les provinces et l'Etat fédéral, conflit frontalier avec la Papouasie-Nouvelle Guinée.

Allan Griffith prend sa retraite au moment où nous écrivons ces lignes, mais le premier ministre continuera de le consulter sur tel ou tel cas particulier. Le commentaire de Griffith lui-même sur cette carrière : « Impossible de dire que je me sois délibérément attaqué à tous ces problèmes mondiaux. C'est venu tout seul. C'est une étoile que l'on suit. »

Né dans la brousse du Queensland, Griffith et ses six frères connurent une enfance de pauvreté matérielle et culturelle. Son père était boucher et fournissait en viande les bûcherons de la région. Il apprit à lire dans une école à classe unique, ne termina jamais ses études secondaires et se retrouva, à l'âge de seize ans, garçon de ferme et vacher, gagnant moins d'une livre sterling par semaine.

Pendant la deuxième guerre mondiale, Griffith participa aux campagnes de Bornéo et de Nouvelle Guinée. Engagé volontaire, il était opérateur radio dans l'armée de l'air. Les pertes étaient nombreuses dans ces jungles tropicales. « La plupart des garçons qui s'engageaient ne pensaient pas qu'ils en reviendraient vivants, se rappelle-t-il. De mes cinq meilleurs amis, deux seuls s'en sont tirés. » Un de ses camarades, qui devait être par la

suite capturé et exécuté par les Japonais, lui donna un jour un livre intitulé *For Sinners only*, de l'Anglais A. Russel (2), sur le travail de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral. C'est ce livre qui l'aide à trouver l'étoile qu'il allait suivre toute sa vie durant et en particulier l'idée selon laquelle Dieu a un plan pour chaque individu et que celui-ci peut trouver en lui-même et la solution à ses problèmes et un but pour sa vie.

Défaitisme

En pleine guerre, Griffith se sentit poussé à faire cette recherche intérieure. Se disant que peut-être il survivrait au conflit, il décida de « parfaire quelque peu son éducation ». S'étant procuré des manuels scolaires, il parvint, tout en participant aux combats, à obtenir son immatriculation (l'équivalent du baccalauréat).

A peine démobilisé, grâce à son indemnité d'ancien combattant, il s'inscrivit à l'université de Melbourne, où venait de s'ouvrir la première école australienne de sciences politiques. « J'appartiens à une génération qui s'est toujours violemment opposée au fascisme et à la dictature militaire, explique-t-il. Nous avions fait d'énormes sacrifices pour rétablir la notion de liberté telle que nous la concevions pour notre époque. Il me tenait à cœur que ce ne soit pas une faillite. A l'armée, les questions de sécurité m'avaient particulièrement préoccupé. J'avais constaté que, dans certains domaines, la guerre n'avait pas été menée de la bonne façon et que les dirigeants politiques n'avaient pas toujours combattu selon les bons concepts. »

L'université de Melbourne présentait, quant à elle, ses propres terrains de bataille : « Quel choc, sortant du monde où j'avais été plongé, de découvrir que la politique étudiante était dominée par les stalinistes ! » S'alliant aux chrétiens et aux autres étudiants animés par l'idéal démocratique, Griffith parvint à s'emparer du contrôle de l'Association des étudiants et à y réintroduire des pratiques permettant à « chaque opinion philosophique de chercher à gagner les esprits ». Griffith se retrouva responsable du journal des étudiants, *Farrago*, qui était imprimé, à

l'époque, sur les presses du parti communiste.

Au lendemain des succès communistes en Chine et en Corée, et avec l'insurrection en Malaisie, l'intelligentsia australienne « sembla se faire à l'inévitabilité de la mainmise communiste sur l'Asie du sud-est, rappelle Griffith. Certes, on pouvait considérer ce défaitisme des milieux universitaires comme quantité négligeable. Mais la question était de savoir comment inspirer les dirigeants du pays de façon à ce que soit conçue une politique visant à servir les civilisations asiatiques. »

Repéré

Ce fut là sa chance. Muni d'un diplôme de droit et de relations internationales, Griffith fut vite repéré et engagé dans le cabinet du premier ministre Robert Menzies. Pour les pays d'Asie du sud-est, c'était l'époque de la décolonisation et du réajustement des alliances. La question du rôle futur du Japon en Asie commençait à se poser, alors que les sentiments antinippons étaient encore très vifs. Sans nourrir de haine à l'égard de ceux qu'il avait combattus, Griffith estimait néanmoins, peut-être par atavisme, que « les rapports entre l'Australie et le Japon ne revêtaient jamais une grande importance ».

Le Japon est aujourd'hui le premier partenaire commercial de l'Australie. Selon Griffith, ce sont les efforts fournis durant les années d'après-guerre par les équipes du Réarmement moral pour établir des liens nouveaux entre les deux pays qui ont rendu possible cet état de fait. Il évoque l'accueil chaleureux réservé à deux hommes politiques australiens qui se sont rendus au Japon en 1954 et ont demandé pardon à leurs hôtes pour leur haine, ainsi que la délégation japonaise de haut rang qui, aux Philippines, dans le cadre d'une action du Réarmement moral, a permis une réconciliation politique entre ces deux pays. En Australie même, c'est la principale association d'anciens combattants, la puissante R.S.L., gardienne de la tradition nationale en matière de patriotisme, qui, à la veille d'une visite du premier ministre Kishi, a mené campagne en faveur de la réconciliation. Membre de cette association, Griffith fut un des auteurs de la motion décisive.

Tout en étant convaincu de l'importance pour le Japon de disposer de forces de défense, Griffith reste partisan du renoncement nippon à tout rôle militaire extérieur. « Le pays en est d'autant plus libre de déployer tous ses moyens pour concevoir les systèmes économiques et sociaux dont le monde a besoin », suggère-t-il. Lors de son dernier séjour au Japon, il a découvert des gens très ouverts

aux idées de Malcolm Fraser sur la nécessité de créer des rapports nouveaux entre pays riches et pays pauvres.

Griffith se sent, en effet, très concerné par le problème nord-sud, par les trois-quarts de la population mondiale qui ne disposent que d'un cinquième des revenus disponibles, par les 800 millions d'êtres sous-alimentés. Tout en étant conscient des réticences troublantes, de part et d'autre, quant à des négociations globales, il décèle un certain progrès dans le fait que la confrontation semble s'atténuer et que chaque camp sait maintenant l'inanité de toute attitude revendicative.

Il est également passionnément convaincu qu'aucun pays ne peut se permettre de ne pas se préoccuper de l'environnement mondial. « Une préoccupation qui ne doit pas être sentimentale, mais reposer sur la prise de conscience d'une réalité cruelle : le risque que nous sombrions tous ensemble. »

« Frank Buchman a mis l'accent sur la responsabilité individuelle, poursuit-il, mise en œuvre par la recherche du plan divin pour l'humanité. Une philosophie que les cyniques pouvaient contester dans les années quarante et cinquante, mais qui ne peut être qu'applaudie aujourd'hui, tant elle est la condition première de notre survie. Aujourd'hui, la marge entre responsabilité et irresponsabilité est de plus en plus étroite. »

Il croit donc que la « sollicitude pour autrui relève du bon sens, car la préoccupation de l'autre est impensable si nous ne respectons pas des valeurs qui nous dépréoccupent de nous-mêmes ».

Sollicitude

Dans ce domaine, l'Australie, en tant que pays riche en matières premières, a un rôle tout particulier : « Jeter des ponts de sollicitude entre les pays industrialisés et les pays en développement. Grâce au Commonwealth, l'Australie a pu tisser des liens spéciaux avec nombre de pays d'Asie, d'Afrique et du Pacifique. Aujourd'hui, les gouvernements des îles de l'Océanie s'interrogent sur nos rapports de voisinage. Et nos rapports avec l'Asie et l'Afrique sont un test de nos préoccupations mondiales. »

Depuis sa dernière visite au Proche-Orient, Griffith pense que l'Occident devrait s'appuyer sur l'œuvre de Sadate, et surtout qu'il devrait comprendre que de nombreux pays musulmans, où l'on est convaincu de la nature spirituelle de l'homme, rejettent avec notre civilisation son extrême permissivité et son égoïsme destructeur. « Si seulement l'Occident chrétien s'interrogeait davantage avant de condamner ce qui n'est que réaction contre sa décadence ! »



Il décèle d'ailleurs une réaction parallèle au sein même de notre société. C'est en tant que père de trois filles qu'il ajoute : « La jeunesse australienne sait se donner à un idéal exigeant. Mais elle est agitée et désillusionnée parce qu'elle trouve que notre système manque de générosité et sous-estime la crise humaine qui nous menace tous. Il est important que la jeunesse sente la sollicitude de nos dirigeants. Hélas, la plupart des décisions sont présentées exclusivement au nom d'impitoyables données économiques. »

Nombreux sont les premiers ministres qui, avec leurs conseillers, ont obtenu des résultats extraordinaires sans avoir « suivi une étoile ». Allan Griffith – garçon de ferme, opérateur-radio, dirigeant étudiant, haut-fonctionnaire, envoyé spécial de son gouvernement – ne se fait pas d'illusion sur ce qui l'a conduit tout en admettant que sa foi chrétienne l'a aidé à avoir des points de référence fermes dans un monde en pleine tourmente : « Rien dans mon éducation au fond de la brousse ne m'avait préparé à devenir conseiller du premier ministre, conclut-il. Mais cela ne s'est pas fait tout seul. La vie est comme un parchemin qui se déroule... Chaque journée apporte son lot de révélations... Et dans tout ça, je puis dire que j'ai vu la main de Dieu. »

Michael Brown

Traduit et reproduit du périodique anglais New World News

(1) Expression anglaise qui évoque les hommes politiques ou diplomates appelés à agir « à chaud » pour essayer de résoudre tel ou tel conflit national ou international.

(2) Paru en français en 1935 sous le titre : *Ceci n'est pas pour vous*.

LES EDITIONS DE CAUX

Susciter et diffuser des écrits qui relient le comportement personnel et la marche du monde, qui jettent des ponts entre les hommes : telle est la mission que se sont fixée les Editions de Caux.



Quelques titres récents

Garth Lean

DIEU PAR EXPERIENCE

Etudiant à Oxford pendant la crise des années trente, l'auteur voit la montée des idéologies tandis que le chômage jette des millions de familles dans la misère. La foi en Dieu a-t-elle encore un sens ? Il décide d'en faire l'essai avec la rigueur intégrale du savant. Quarante ans plus tard, l'expérience se poursuit et elle ne se terminera jamais. Mais déjà la conclusion est sans équivoque : ça marche !

165 pages, format 10,8 x 18 cm.
Fr.S. 12. -, 30 FF.

Hugh S. Williams

UN SOLEIL EN PLEINE NUIT

Texte intégral du spectacle musical inspiré par la vie de saint

François d'Assise. Avec les 16 chansons et l'indication des jeux de scène.

32 pages, format 14,5 x 21 cm.
Fr.S. 3. -, 10 FF.

Et l'enregistrement sur cassette de l'interprétation par Michel Orphelin des 16 chansons et du texte intégral.

Fr.S. 15. -, 50 FF.

Docteur Marc-André Jaccottet

L'HORIZONTAL ET LE VERTICAL DANS LA PRATIQUE MEDICALE

« L'esprit et le corps forment une entité : on ne peut soigner l'un sans s'occuper de l'autre. » Compte rendu de douze années de pratique dans le cabinet médical, avec l'appui de nombreuses références scientifiques.

16 pages avec illustrations et graphiques : format 14,8 x 21 cm.
Fr.S. 3. -, 10 FF.

Annejet Campbell

A L'ECOUTE DE NOS ENFANTS

Ce qui se passe quand on écoute ses enfants, et quand on écoute avec eux.

112 pages, format 14 x 20,5 cm.
17 illustrations.
Fr.S. 8. -, 20 FF.

Julie Chamot

LES ENFANTS NOS MAITRES

Après vingt années d'enseignement, une institutrice vaudoise découvre avec ses élèves l'écoute intérieure. Il en résulte des transformations bouleversantes et des progrès spectaculaires même chez les enfants les plus allergiques aux matières scolaires. La méthode est si simple qu'elle se répand dans les familles et qu'elle défie le psychologue !

84 pages, format 14 x 20,5 cm.
Fr.S. 9. -, 25 FF.

Rappel

Charles Piguet
et Michel Sentsis

CE MONDE QUE DIEU NOUS CONFIE

Rencontres avec le Réarmement moral. Préface du cardinal König.

Les auteurs relatent le combat de centaines d'hommes dans différentes parties du monde, qui essaient d'assumer leur foi face à la guerre de classes, à la haine raciale, aux conflits entre peuples. Sans théories, en laissant simplement parler les faits, ils montrent la force contagieuse d'un vécu authentique.

160 pages, format 13,5 x 21 cm.
Editions du Centurion, Paris.
Fr.S. 13. -, 34 FF.

Frida Nef

UN SENS A LA VIE

Préface du docteur Paul Tournier (3^e édition)

A-t-on le droit de se révolter quand on est une victime de l'injustice sociale ? Et de haïr un père alcoolique qui vous a gâché votre enfance ? Frida Nef n'offre pas de réponses théoriques. Elle associe très simplement le lecteur à une aventure qui l'a conduite bien au-delà de tout ce qu'elle avait imaginé.

135 pages, format 10,8 x 18 cm.
Fr.S. 10. -, 30 FF.

Claire Evans-Weiss

LE DEFI FEMININ

(3^e édition).

Un cri et un témoignage : sur les femmes, le féminisme, le mariage, l'éducation, la souffrance, qui forcent à prendre du recul sur maintes théories d'aujourd'hui.

175 pages, format 10,8 x 18 cm.
Fr.S. 10. -, 25 FF.

Et, chaque mois, la revue mensuelle

CHANGER Tribune de Caux

Des raisons d'espérer, le témoignage d'hommes de conviction et de foi, le reflet d'une action mondiale.

Abonnement d'un an :
Fr.S. 24. -, 70 FF, 450 FB.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir les ouvrages suivants :

..... exemplaire(s)
..... exemplaire(s)
..... exemplaire(s)

☐ Veuillez m'abonner pour un an à la revue *CHANGER* (dans ce cas, cocher la case)

Pour la Suisse : Je m'acquitterai du montant de la commande dès réception de votre facture.

Pour la France :

- ☐ Je joins mon versement par chèque postal ou bancaire.
☐ Je verse directement à votre C.C.P.
☐ Je paierai dès réception de votre facture.

Nom

Rue

Code postal Ville

Pays

Adresses : Suisse : Editions de Caux, 1824 Caux, tél. (021) 61.42.41 ;
France : Editions de Caux, 68 boulevard Flandrin,
75116 Paris, tél. (1) 727.12.64.